

1^{er} Prix de l'Humour
du 9^{ème} Concours International REGARDS
(Section littérature)

Leçons d'humilité

par Michael Mould

J'étais venu en France en 1970 pour apprendre le français, langue dont je ne parlais pas un mot à l'époque. Je comptais rester un an. Trente six ans plus tard, je suis toujours là ; la langue française ne s'apprend pas en si peu de temps ! Je ne suis jamais reparti malgré les expériences parfois éprouvantes qui furent les miennes à chaque extrémité du spectre de mon apprentissage ; quand j'étais élève à l'Alliance Française au début, et à la fin, quand j'étais étudiant à la Sorbonne.

Pour moi, la langue française est un chemin, semé d'embûches ; combien de fois, insouciant, l'avais-je emprunté, ignorant quasiment tout de ses méandres, de ses nids de poules que je ne voyais pas venir, et qui plus d'une fois m'avaient fait trébucher, me laissant par terre à soigner les blessures ainsi faites à mon amour propre !

Le pauvre anglais que je suis, dont la langue maternelle ne recèle pas la moitié des complications vicelardes de la langue de Molière, était mal préparé à voir d'emblée la différence entre les pommes de terre que l'on fait cuire à poil, au poil où à la poêle ! Invité, chez le patron de mon beau père, devrais-je féliciter la maîtresse de maison de ses cochonnailles où de ses cochonneries ? Y a-t-il donc une *si* grande différence entre un lavage et un lavement ? De la même manière, compte tenu de la similitude sémantique des verbes « allumer » et « éclairer » à l'infinitif, devrais-je qualifier ma sœur de « éclairieuse » (ce qu'elle fut), ou de « allumeuse » (ce qu'elle ne fut point !) Fille, fillette, malle, mallette, pour quelle raison le mot « salopette » ne serait-il pas le diminutif de salope ! Des questions que le Français ne se pose jamais ; des questions qui empoisonnent la vie de l'étudiant étranger qui tente l'ascension de cet Everest linguistique qu'est la langue française.

A mes débuts à Paris en 1970, ne sachant jamais si ce que je voulais acheter était du genre masculin ou féminin et ignorant donc si je devais demander « du » machin ou « de la » chose, je prenais honteusement refuge dans l'expression « un peu de ». Pendant au moins 3 ans, je demandais toujours « un peu de », même si je voulais en acheter pour tout un régiment. C'est par ce truchement que je cherchais à éviter l'humiliation de me rendre ridicule devant une queue qui semblait se former derrière moi comme par magie, chaque fois que je mettais les pieds dans un magasin jusqu'alors désert, comme si les clients voulaient assister au spectacle.

Même de nos jours, je « vouvois » de préférence ; « votre chapeau » pas de problème ; ta chapeau ? ton chapeau ? il faut le savoir. L'imparfait du subjonctif ne m'a jamais posé de problème, mais de savoir bêtement s'il faut mettre « un » ou « une » that is the question ! Maintes fois on m'a parlé de la logique de la langue française. Un soir, pendant ma première semaine en France, alors que je révisais mes leçons de français, deux collègues sont venus dans ma chambre à Ste Geneviève pour m'inviter à prendre un pot. Devant mon refus, ils insistaient ; « allez, viens » ! Connaissez-vous une langue où, en n'utilisant que deux mots, on arrive

en même temps à tutoyer et à vouvoyer une personne tout en lui demandant de faire deux choses diamétralement opposées ? Logique, en effet !

C'était toujours des magasins de nourriture qui me lançaient les défis les plus coriaces. J'aurais dû me méfier depuis le jour où, ayant entendu ma commande « un kilo de reins s'il vous plaît », le boucher de la rue Ramey dans le 18^{ème} à Paris, m'expliqua doctement, la première fois que je fis mes emplettes chez lui, qu'en France, on n'achetait pas de « reins » chez le boucher mais chez le charcutier, et que, soit dit en passant, on ne disait pas « reins » (« kidneys » en anglais) mais « rognons », (« kidneys » en anglais) Allez savoir !

La prononciation était aussi un problème redoutable. L'oreille d'un anglais, n'est pas « formée » à distinguer le son « u » comme dans « lu », « su » et « pu », et sa bouche encore moins à le prononcer. C'est le son « ou » qui en fait office. Mais une fois que l'on a maîtrisé le son « u », on frime, on pavoise, on a tendance à le mettre à toutes les sauces. Parmi les personnes qui faisaient partie de mon entourage dans les années 70, il doit y en avoir plus d'une qui se demande encore ce qu'est « un cul d'état ».

Paris 18^{ème} fut le théâtre d'un autre de mes minis vaudevilles linguistiques. Un soir, en rentrant chez moi, rue Custine, je me suis arrêté pour acheter du pain à la boulangerie qui faisait l'angle entre la rue Custine et la rue Poulet. Je voulais acheter aussi des gâteaux. Je connaissais mes limites ; ayant appris que ces coquins de français avaient un gâteau qui s'appelait « pet de nonnes » je savais que je marchais sur un terrain miné. J'ai joué la carte de la sécurité et je commandai exactement les mêmes gâteaux que mon amie avait commandés quelques jours auparavant, soit deux religieuses et « une petite vieille ». A vrai dire, je n'avais pas bien entendu mon amie prononcer le « e » de « petite », mais je savais bel et bien que j'avais entendu quelque chose comme « vieille ». Rapidement, je me suis dit « un homme est vieux, mais on dit aussi bien un « vieil homme » et je me croyais sorti d'affaire. Dès que j'eus prononcé les mots « petite vieille », le soupçon d'un sourire effleura les commissures des lèvres de la patronne. Elle me fit un joli sourire et puis un paquet tout aussi joli, contenant 2 religieuses et un Pithiviers !

Mais ma Bérézina linguistique devait avoir lieu bien loin de Montmartre, dans la Nièvre.

En 1970, j'étais en France depuis peu et mon bagage linguistique ne pesait pas lourd. Je passais quelques jours de vacances avec une correspondante dont les parents possédaient une maison située dans un hameau qui portait le nom impressionnant (pour un anglais) de « Château de la Tour », à trois kilomètres de la « métropole » du coin, qui s'appelait Châteauneuf Val de Barges. Le problème, le voici ; un des premiers mots français que j'avais appris, comme tout anglais, était le mot « baguette ». Mais quelques jours avant mon arrivée à Château de la Tour j'avais appris, dans un laps de temps dangereusement court, deux autres éléments de vocabulaire. Je connaissais « baguette » et voilà que « brochette » et « brochet » s'invitaient dans mon cercle lexical. Malheureusement pour moi, leur acquisition était encore fragile et ces termes n'étaient pas « étanches » entre eux. « Baguette », « brochette », « brochet ». Le coup de grâce me fut donné par la mère de mon amie lorsqu'elle me demanda, par un dimanche matin ensoleillé, d'aller « en ville » acheter deux baguettes (ô joie j'avais compris) et une « brioche » (ô désespoir, cela s'annonçait mal) Baguette, brochette, brochet et maintenant brioche ! Les dès était pipés, je n'avais aucune chance, j'étais piégé comme un rat ! Je lui fis répéter « deux baguettes et une

brioche ». « Deux baguettes et une brioche » je repris en chœur, lui donnant la réplique avant de me lancer sur le petit chemin vicinal qui serpentait sur deux kilomètres jusqu'à la nationale 151 qui devait m'emmener tout droit vers la débâcle. Et pourtant, tout avait si bien commencé. Je suis parti murmurant « deux baguettes et une brioche » comme une formule sacrée, une véritable incantation.

15 minutes plus tard, les vaches dans les champs me virent passer et me regardèrent avec ce regard qu'ont les vaches, à mi chemin entre la méfiance et la surprise. Elles m'ont entendu marmonner ma prière. « Deux baguettes et une brioche ». Cependant, la pression m'ayant rendu un peu dyslexique, peu de temps après, mes baguettes avaient flirté avec l'idée de se transformer en « braguettes ». Elles ont vacillé mais me sont restées fidèles. Je ne peux pas dire autant de ma « brioche » qui, quelque part entre les vaches et le vieux puits du hameau, s'est laissée tenter par une transformation en brochette. En gagnant la nationale j'avais perdu et ma brioche et même ma brochette qui à mon insu s'est métamorphosée en brochet. « Deux baguettes et un brochet, deux baguettes et un brochet ».

Me voilà à la boulangerie, où un petit garçon de neuf ans, fils du patron, faisait le vendeur. J'annonce la couleur ; « deux baguettes et un brochet ». Il me donne les deux baguettes ; je réclame mon brochet. Il jeta un regard derrière lui par l'épaule gauche, puis par l'épaule droite, avec méfiance comme s'il craignait d'en trouver. Puis la réponse claqua « il n'y en a plus ». Je quittai le magasin et le garçon me souhaita, à la nivernaise, « bon soir », juste au moment où l'église sonnait neuf heures du matin ! Allez comprendre. A nouveau de retour à la maison, ma mission à 2/3 remplie, j'annonce la nouvelle ; « voici les baguettes, les brochets, il n'y en avait plus ». Les parents de mon amie échangèrent un regard qui, rétrospectivement, semblait traduire la phrase ; « et c'est eux qui nous ont flanqué une raclée à Trafalgar ! »

Ma deuxième leçon d'humilité me fut donnée à la Sorbonne. La révolution puritaine, la moralité victorienne et les écoles unisexes, ont conduit beaucoup de mes compatriotes dans l'impasse ridicule de la pudibonderie au mieux, et au pire Ainsi, pour les juifs, « pas de porc, nous sommes juifs », pour les végétariens, « pas de viande, nous sommes végétariens », pour mes compatriotes, « pas de sexe, nous sommes britanniques ». Au programme du bac en Angleterre en 1966 figurait un livre qui avait été expurgé de toute référence sexuelle, ce qui le rendait parfaitement incompréhensible. En plus, grâce à un certain M Bowdler, même les œuvres de Shakespeare existent en version « nettoyée » de toute mention sexuelle. Ainsi, mes études littéraires en Angleterre avaient été singulièrement amputées de cette dimension là. De surcroît, en tant qu'adolescent, j'avais vécu une vie plutôt « protégée » sur ce plan là. J'étais mal préparé à faire mes études littéraires à la Sorbonne dans le sillage des événements de 1968.

Je m'étais inscrit à la Sorbonne Paris IV en troisième année et je n'ai pas pu m'empêcher de sourire en voyant l'un des titres qui figurait au programme de la littérature anglaise ; *Tess d'Urbervilles* de Thomas Hardy. Je connaissais bien son œuvre poétique et romanesque et surtout son chef d'œuvre « *Tess d'Urbervilles* » qui fit parti du programme du bac anglais que je passais en 1966 après l'avoir décortiqué deux ans durant. Je me suis dit en moi même, non sans une certaine suffisance ; « un professeur français, que peut-il m'apprendre sur *Tess*, un livre que je connais comme ma poche ». La langue anglaise était ma langue maternelle, Hardy, était mon auteur fétiche, et *Tess* fut mon livre de chevet pendant deux ans. Le maître de conférences en question

devait me faire comprendre que je n'étais pas tout à fait sorti de l'œuf et que ma poche présentait des recoins que j'étais encore très loin de connaître.

Le sujet de nos travaux dirigés ce jour là : la rencontre de Tess et de l'homme qui devait la « déshonorer », la scène au cours de laquelle il force Tess à avaler des fraises. Calquant le contenu de ma présentation sur celle de mon prof d'anglais du bac je fis ma présentation. Je parlais du brouillard qui tombait au moment de l'agression, brouillard qui masquait une scène que les victoriens n'auraient pas accepté de voir en tant que telle ; à chacun donc d'imaginer le viol. « Pas mal » je me suis dit en moi-même en regagnant ma place. Le silence qui suivit me fit comprendre que le Maître de Conférences, Mademoiselle Ott, ne partageait pas du tout mon avis.

Avec le détachement et la précision gestuelle d'un médecin légiste elle se mit à décortiquer la scène au scalpel de son analyse et à dégager tout le symbolisme dont je ne soupçonnai guère l'existence. Son analyse résonnait comme les douze coups de minuit de Big Ben ; cette expérience devait me donner le bourdon !

DONG : « Bien sûr, la plupart d'entre vous ont compris que la mise en bouche des fraises est une métaphore de la pénétration, de l'acte sexuel ». (Bien sûr mon œil me suis-je dit en moi-même !)

DONG : « Il ne vous aurait pas échappé non plus (mais voyons !) que le fruit en question, la fraise, n'a pas été choisi au hasard ». (Pour moi une groseille à maquereau aurait pu très bien faire l'affaire, mais nenni !)

DONG : « La similitude entre la forme de la fraise et la tête du pénis est saisissante ». (Mon dieu !)

DONG : « Ainsi la fraise du séducteur est un symbole phallique puissant, mais j'annonce là une évidence ». (Mais où est ce qu'elle est allée chercher tout ça ?). Toujours abasourdi par cette révélation, je ne voyais pas venir le coup de minuit ;

DONG : « la fraise bien évidemment est un fruit rouge, son jus est la couleur du sang. Le jus qui coule sur les lèvres de Tess symbolise le sang de la consommation de l'acte sexuel, le sang résultant de la rupture de son hymen, symbole de sa virginité perdue ». (Doux jésus, elle le croit en plus !!) Aucune annale du bac en Angleterre n'a fait allusion à de telles choses ; mon prof ne m'en avait jamais parlé ; avait-il ne serait-ce que le plus petit soupçon de l'existence de telles explications, qui, à la réflexion, tenaient si bien la route ? Je me suis senti ridicule et légèrement trahi par mon prof d'anglais ; à l'époque du bac j'avais tout de même 18 ans ! J'étais vexé devant mon ignorance de cette dimension métaphorique d'un livre que je me targuais de connaître, et aussi par le fait qu'il a fallu que ce fût une française qui me l'appriât, une mademoiselle de surcroît ! Qu'un jeune homme, immature, voire innocent, soit dépuclé intellectuellement par une femme plus mure, plus savante, quoi de plus normal.....mais dans l'enceinte de la Sorbonne !

Je quittai Mademoiselle Ott à la fin de la troisième et dernière année de licence avec un sentiment à la fois de reconnaissance et d'admiration mais j'étais encore bien loin d'être sorti de l'œuf de mon ignorance en matière d'analyse littéraire à la française !

Pendant mon année de maîtrise, ce fut une autre femme, plus mûre encore celle-ci, qui allait me prendre en charge et s'occuper de mon « éducation ». Elle ne prit pas de gants avec moi bien que j'eusse parfois eu l'impression qu'elle en eût enfilé une paire ! La Doctoresse Luce Bonnerot fut mon directeur d'études. Elle me faisait penser à feu la reine mère d'Angleterre ; une ressemblance physique étonnante, une distinction et une douceur aristocratique, pas très grande, et un accent anglais parfait.

A ma gauche donc, un jeune homme tout frais diplômé de l'Université de Londres, et qui se croit le don de dieu au monde académique ; à ma droite, Dr Luce Bonnerot, une des meilleures spécialistes du monde de la littérature anglaise et de la civilisation britannique. Le combat allait être très inégal.

Nous devons choisir le sujet de mon mémoire de maîtrise. A l'âge de 16 ans, j'avais étudié pour la première partie du bac anglais une sélection de textes des écrivains de la première guerre mondiale, parmi lesquels « Undertones of War » de Edmund Blunden et « Memoires of an Infantry Officer » de Siegfried Sassoon. ; Je m'étais promis, si l'occasion se présentait, d'étudier l'œuvre de ces deux auteurs de plus près Le moment était venu de tenir cette promesse. Notre choix fut arrêté ; « Undertones of War et Memoires of an Infantry Officer, une étude comparative »

Pendant le premier de nos « tutorials », ces entretiens en tête-à-tête entre le professeur et son élève, cette petite dame aux allures de Queen Mum allait achever le travail de dépucelage intellectuel entamé une année auparavant par sa collègue. Peu de temps après le début de mon travail de recherche, je lui avais présenté les grandes lignes de mon projet. Sans me prévenir que le combat avait commencé, cette digne grand-mère m'envoya au tapis avec un coup au plexus qui me laissait sans souffle « Jeune homme, vous semblez avoir totalement occulté la dimension sexuelle de la guerre » (ça y est les obsédées de la Sorbonne reprennent du service !) « Et pourtant, poursuit-elle, la similitude, voire l'identité des mots utilisés dans le domaine sexuel et dans le domaine martial, n'a pas pu vous échapper. (Mon dieu qu'est ce qu'elle veut dire par-là ?) Devant mon regard qui devait afficher en lettres majuscules « abonné absent » elle poursuivit. « J'aimerais que ce rapport entre le langage du sexe et celui de la guerre soit convenablement mis en lumière » (et « convenable » avec ça !) « Rappelez-vous, jeune homme, dans la Saga des Forsythe, l'héroïne est décrite comme étant « assiégée » par l'homme qui souhaite la séduire ; le mot « assiégé n'est pas fortuit » (ça y est, c'est reparti pour un tour !) « Une ville, comme une femme est assiégée, elle résiste, elle s'affaiblit, elle capitule, elle cède, et comme une femme, elle est prise, on la pénètre, éventuellement, on la viole » ; avec ce coup droit au menton, alors que j'étais à peine relevé, je suis sonné ! Mes parents pendant ce temps là me croyaient au saint des saints académiques européens, alors que je surnageais dans la boue sexuelle Fellinienne avec une femme qui aurait pu être ma grand-tante. J'étais hébété ; Sans me laisser deux secondes pour que je reprenne mon souffle, Queen Mum revint à l'attaque. « Le viol de la ville de Nanjing, par exemple, doit être compris aussi bien au sens figuré qu'au sens propre » (ce n'est pas vrai !). « Les canons mêmes sont d'éminents symboles phalliques ; (doux Jésus !) « d'ailleurs, faisons abstraction de la forme du canon, jeune homme, sur le plan purement lexical, on « tire des salves » mais chez

les jeunes ne parle-t-on pas de « tirer un coup ? » ; j'avais choisi ce moment là pour tomber en catalepsie. Que cette auguste dame me fasse un cours sur l'argot sexuel des jeunes était aussi incongru que la Reine Mère descendant les escaliers de Montmartre sur un skateboard !

J'étais encore dans les cordes quand elle lâcha le coup final. « Mais dans votre approche de la métaphore sexuelle et la guerre, ne vous laissez pas emporter (je me suis dit en moi-même, venant d'elle, quel toupet !) « Un balai, un seau, une pomme.... tout est symbole phallique, utérin ou mammaire si l'on va par-là » (je l'avais toujours dit!)

J'étais KO, mis au tapis par une mamie dont l'uppercut de l'analyse ne me laissait aucune chance. Je suis sorti du cours, sonné, déboussolé, déconfit, et encore une fois, un peu honteux.

Ainsi, cette année là, un voile fut levé, et à la réflexion, je m'estime privilégié d'avoir pu passer des moments passionnants avec un directeur d'études d'une si grande qualité.

Pour ma maîtrise j'obtins la note « B ». Je crois sincèrement que sur le fond, ce fut un très bon travail, mais j'avoue que sur le plan de la métaphore sexuelle, ma « puissance de feu » devait laisser à désirer.

Mademoiselle Ott et Madame la Doctoresse Luce Bonnerot m'avaient ouvert les yeux sur des aspects insoupçonnés de mon propre patrimoine littéraire.

A ma décharge, j'appris des années plus tard que l'analyse du symbolisme sexuel de la littérature anglaise était très en vogue à la Sorbonne pendant ces années là. Toujours est-il, le regard que je pose dorénavant sur les asperges et les bananes, ne sera jamais plus tout à fait le même !